

Algérie et Libye, sanctuaires de l'art rupestre saharien

Yves Gauthier

Directeur de recherche au CNRS.

Fascinant par son immensité et sa beauté, le Sahara est aussi l'un des plus vastes musées de plein air de notre planète. Poteries, objets en pierres taillées ou polies, perles en œuf d'autruche ou encore squelettes et monuments mégalithiques, les traces de l'homme y sont nombreuses. Elles nous révèlent quelques aspects des populations préhistoriques, de leurs successions, de leur mode de subsistance ou de leurs coutumes funéraires. Néanmoins ces occupants du Sahara restent assez irréels, et n'apparaissent qu'en filigrane : des pans entiers de leurs modes de vie restent obscurs. Les manifestations les plus spectaculaires de leur présence sont sans conteste les peintures et gravures qui ornent les parois des oueds et des abris. À travers ces messages, qui ne sont en rien des « instantanés » de la vie d'autrefois, ces hommes prennent une dimension plus réelle et nous apparaissent plus concrètement.

Yves Gauthier, directeur de recherche au CNRS et co-auteur de L'art du Sahara, archives des sables (Le Seuil, 1996), nous invite, après cette lecture, à aller admirer ces fragiles témoignages du passé, pour leur dimension magique et l'atmosphère étrange et émouvante qui se dégage de leur cadre somptueux.

Une répartition inégale dans le temps et dans l'espace

L'histoire des populations sahariennes est rythmée par les fluctuations climatiques liées elles-mêmes aux glaciations successives. Comparativement à l'Europe, l'art rupestre est tardif et ne débute qu'après le dernier épisode hyper-aride au cours duquel le Sahara, bien plus grand que l'actuel, est quasiment vidé de ses habitants. Avec le retour des pluies, vers 12000 avant notre ère environ, au début de l'Holocène, les sols se reconstituent et ces conditions plus favorables autorisent une recolonisation par la faune et par les hommes. L'optimum climatique se situe vers 8000 avant J.-C. et précède un autre épisode aride, d'une durée d'environ mille ans et d'inégale ampleur selon les régions. L'Holocène est marqué par une dernière pulsation, l'« Humide néolithique » (env. 6500-4500 avant J.-C.) avec des précipitations moins abondantes. Avec quelques rémissions, le climat va se détériorer lentement mais inexorablement et, vers 2500 avant J.-C., le Sahara est pratiquement aussi étendu qu'aujourd'hui.

L'art pariétal saharien est très inégalement réparti dans le temps comme dans l'espace et pour parvenir jusqu'à nous il a fallu que soient réunies plusieurs conditions : régions favorables pour l'établissement des populations, présence de parois adéquates, absentes dans les ergs ou sur les regs, traditions iconographiques – tous les groupes ne se sont pas exprimés sous forme graphique –, préservation des atteintes naturelles, anthropiques et animales et, enfin, découvertes et publications. Ces limitations expliquent la distribution très inhomogène de l'art pariétal qui

recouvre les plus grands massifs sahariens. Sud marocain, Atlas saharien, Adrar des Ifoghas, Air et Djado au Niger, Gilf Kebir et Aweinat en Égypte sont, avec le Tibesti, l'Ennedi au Tchad, parmi les plus grandes régions à tradition rupestre, chacune avec ses spécificités traduisant l'existence de nombreux foyers culturels. Les plus grands centres, car peut-être les plus explorés, sont assurément ceux du Sahara central, Sud algérien et Fezzân (Libye), par la quantité, par la qualité artistique et par leur portée historique – ces deux dernières dimensions n'étant pas absentes ailleurs !

Une datation difficile à établir

Depuis plusieurs années, les méthodes de datation sont appliquées à l'art pariétal – par exemple pour les grottes Chauvet et Cosquer – mais, au Sahara, ce travail reste à entreprendre : hormis quelques tentatives isolées de datation directe et sauf exception, peinture ou gravure recouverte par une couche archéologique datée, l'essentiel des œuvres est d'âge inconnu. À défaut et en l'absence de textes anciens – les premières inscriptions remontent à deux ou trois siècles au mieux avant notre ère – les classifications et cadres chronologiques reposent principalement sur des critères indirects : styles, superpositions, techniques, thèmes, taille, patine, présence ou non de certains animaux.

Un autre argument, délicat à manipuler, est la présence, au pied des parois ou en stratigraphie, de restes archéologiques : datées ou non, ces pièces ont-elles été produites par ceux-là même qui ont peint dans l'abri ? Et que dire si, dans la couche, plusieurs niveaux, c'est-à-dire plusieurs groupes, se sont succédé ? Certains abris ornés ont été occupés depuis le début de l'Holocène, les nomades revenant encore de nos jours pour des périodes d'hivernage ! Lequel de ces groupes est l'auteur des fresques ?

Deux thèses s'opposent quant à l'âge des premières figurations pariétales : pour les uns, elles remonteraient au début de l'Holocène vers 10000-12000 avant J.-C. ou même avant, d'autres militent pour un âge plus récent, vers 6000-7000 avant J.-C.

Un riche bestiaire

Le contraste est saisissant entre l'aridité présente et l'ambiance nettement plus humide qui se dégage des figurations rupestres, tout au moins des plus anciennes. Buffles, éléphants, girafes, autruches, rhinocéros, félins et antilopes, animaux de savane, mais aussi crocodiles, poissons, hippopotames, le bestiaire est riche en espèces sauvages, représentants de cette faune africaine qui maintenant subsiste encore beaucoup plus au Sud, et que vous pourrez admirer sur les sites d'In-Habeter et Mathendush (Fezzân).

Indéniablement, les lacs, aujourd'hui asséchés, étaient remplis, les rivières coulaient, lorsque ces animaux ont été figés dans la pierre. Les parois, mémoires des temps lointains, détaillent aussi d'autres grands animaux, disparus depuis des millénaires : l'aurochs, ancêtre des bovidés domestiques africains et le buffle antique dont les cornes gigantesques pouvaient atteindre plus de trois mètres d'envergure.

Quelques détails anatomiques finement dessinés dénotent une excellente connaissance de la faune reproduite par ces artistes, parfois grandeur nature : girafes de huit mètres de haut à l'oued Djerat en Algérie ou éléphant de près de cinq mètres de long, taille d'un mâle de cinquante ans au Fezzân, conduisant à une lecture naturaliste de ces représentations dont la beauté et la finesse ne laissent jamais indifférent.

Pour autant, dans ce concert, quelques animaux apparaissent avec une fréquence anormalement élevée pour le biotope suggéré par les espèces citées : c'est le cas des grands mammifères ou des autruches par exemple, qui représentent à elles seules plus de 15 % des figurations animales. À l'inverse, les autres oiseaux sont singulièrement rares – quelques pélicans, de possibles flamands –

et curieusement aucun n'est montré en plein vol. Il en est de même pour d'autres espèces qui n'apparaissent que quelques fois, lièvres, singes ou phacochères.

Ces disproportions ou des absences inexplicables suggèrent que ce bestiaire ne peut être tenu pour un reflet exact de la faune de cette époque et suggèrent une autre interprétation. Confirmation en est donnée par les êtres étranges qui se mêlent à la faune : autruches à tête de girafe, autruches à quatre pattes ou au cornage majestueux, girafes à tête d'âne, hippopotames grimaçants à dentition de carnassier ou singe affublé de grandes élytres.

Une société de pasteurs, un univers symbolique

Contrairement à des idées largement diffusées, cet « étage » décrivant la grande faune ne précède pas un « étage » supposé plus récent attaché à un mode de vie pastoral selon le schéma classique chasseurs/cueilleurs puis pasteurs. Sur les gravures du Fezzân, style, patine et techniques, rien ne permet de séparer en deux entités distinctes ces animaux sauvages, d'animaux incontestablement domestiques qu'ils côtoient sur les parois. En effet, ces derniers, qui représentent près de 40% des figurations, sont parfois sous-jacents aux gravures de la grande faune ; ce statut domestique est affirmé par des colliers, pendeloques ou bâts portés par des bœufs montés ou transportant des ballots et piquets de tente, comme dans l'Oued Ti-n-Tarabine. Les troupeaux où se mêlent bœufs et moutons s'organisent autour du campement.

La remarque est plus qu'anecdotique car cette simultanéité porte en elle des contraintes sur l'âge des gravures. En effet, dans l'état actuel des connaissances, les restes osseux de bovins domestiques sahariens les plus anciens remontent au VII^e millénaire avant J.-C. Les groupes ayant figuré ces animaux ne sauraient être antérieurs ! Ce qui ne règle pas forcément le cas de tous les groupes sur l'ensemble du Sahara : certains des plus anciens, les fameuses « Têtes rondes » des stations de Séfar, In Awanghet, Jabbaren au Tassili-n-Ajjer, n'ont pas figuré d'animaux domestiques.

Dans ces sociétés pastorales, l'élevage n'est pas l'activité exclusive : de minuscules archers s'attaquent avec bravoure aux plus grands animaux, éléphants, rhinocéros hippopotames ou aurochs. Parfois secondés par des chiens, ils piègent les proies avec des pierres d'entraves que l'on retrouve en abondance à proximité des anciens cours d'eau. Mais les préoccupations de ces populations dépassent très largement le simple stade narratif de la vie quotidienne : leur monde est peuplé d'êtres étranges, humains à tête de chacal ou de lycan, dotés de pouvoirs surhumains comme à In Habeter. Ces géants portent avec aisance des rhinocéros, des aurochs ou des ânes, copulent avec des éléphants ou les chevauchent. Cet univers symbolique transparait tout particulièrement avec ces personnages affublés de masque d'animaux, – rhinocéros, bœuf, antilope, éléphant – masques qu'ils portent lors de scènes rituelles ou de pratiques, dont les acteurs sont richement parés, ou dans des affrontements symboliques entre des archers masqués et des singes.

Du bœuf au cheval, et du cheval au chameau

La péjoration climatique va bouleverser le panorama. Ces sociétés pastorales, présentes un peu partout au Sahara, vont évoluer et/ou disparaître au profit d'autres groupes, conjointement avec une modification de la faune, dont une partie émigre vers la zone sahéenne. Vers le début du IV^e millénaire avant J.-C., les espèces exigeantes en eau disparaissent ou se réfugient dans les massifs où elles trouvent des niches écologiques résiduelles, et les plus grands mammifères, éléphants, rhinocéros se font rares sur les parois rocheuses. Subsistent surtout girafes, oryx, mouflons, autruches et lions qui s'accommodent de climats plus arides.

Vers 3500 avant J.-C., le cheval fait son apparition en Afrique et plus tard au Sahara, vers la fin du IV^e millénaire ou dans la deuxième moitié du I^{er} selon les auteurs. S'il sert à la monte, c'est surtout comme animal de trait qu'il figure, attelé aux chars, dont il existe plusieurs représentations au

wâdi Teshuinat dans l'Akakûs, et dont l'origine est controversée. Les populations « équidiennes » qui les possèdent, sont peintes selon des conventions rigides et de façon plus schématique que dans les écoles précédentes. Les thèmes développés sont moins nombreux et moins riches, et la composante symbolique des étages anciens semble totalement évacuée. Ces groupes, qui occupent la quasi totalité du Sahara central, pratiquent la chasse au mouflon comme à Teshuinat et à l'autruche, et dans une faible mesure, poursuivent des activités pastorales, chèvres et moutons prenant une place de plus en plus grande au détriment des bœufs.

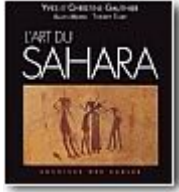
La dernière évolution perceptible, avant l'arrivée de l'Islam, se situe juste avant notre ère. L'introduction du chameau scelle le retour définitif du climat aride et l'avènement du monde berbère dont l'extension déborde largement du Sahara central.

Yves Gauthier

Juin 2000

Copyright Clio 2019 - Tous droits réservés

Bibliographie



L'Art du Sahara
Yves Gauthier
Seuil; (Arts Rupest), 1996